REVERIES.

XXVIII

De tous les lieux de récréation champêtre ou de repos estival qu'offrent les environs de la Nouvelle-Orléans, le Parc Audubon, à notre avis, est celui qui possède le plus de charmes. Bien des embellissements n'y sont encore qu'à l'état rudimentaire; mais les agréments naturels du site suffisent à nous y faire passer gaiement une heure ou deux.

Voici d'abord, en descendant du tramway électrique du Coliseum, l'allée ombreuse de la grande serre, ayant comme bordure une double rangée de chênes centenaires, qui ont vu passer à leurs pieds bien des générations.

A la vue de ces arbres vénérables, l'imagination remonte les temps jusqu'à l'époque de la colonisation, et retrouve à leur ombre les soldats de Bienville mêlés aux Acadiens victimes de la cruauté anglaise. Elle y distingue aussi les Indiens avec leurs costumes pittoresques, présentant leur calumet de paix, ou chantant leurs hymnes de guerre.

A l'heure actuelle, ces chênes abritent un certain nombre de bancs alignés sur plusieurs files, assez peuplés les jours de musique, mais solitaires le reste de la semaine.

C'est là que nous aimons à méditer, délicieusement ravivé par la fraîcheur du gazon, surtout lorsque le silence, qui règne sur la vaste étendue du paysage, n'est troublé que par le chant mélodieux des oiseaux dans les arbres et le sonore murmure de la brise jouant avec le feuillage.

C'est l'harmonie de la nature. C'est celle que nous recherchons, parce qu'elle n'empêche pas le rêveur d'écouter ses pensées, et qu'elle en fait éclore de nouvelles.

Or, l'autre jour, nous nous livrions à ce passe-temps, l'esprit obsédé par les souvenirs. Nos yeux, perdus dans le vague, suivaient les capricieux zigzags de quelque chimère. Etranger aux choses qui nous entouraient, nous n'entendions rien, nous ne voyions rien des objets réels. Assis dans cette demi-solitude comme en un désert lointain, nous étions tout entier à nos voix intérieures, lorsqu'un inconnu fit irruption dans nos rêveries, en venant occuper près de nous une place dans notre banc.

* * *

C'était un homme entre deux âges. Il avait dans le regard un mouvement brusque, saccadé de fièvre ou d'égarement. Il paraissait nerveux et se parlait tout bas, en tortillant avec énergie ses moustaches. Assurément, il n'était pas dans son assiette.

Tout à coup, sans préambule, l'intrus nous demanda :

—Savez-vous qui je suis ?

—Ma foi non, monsieur.

—Eh bien! tant mieux! Inutile de vous en instruire.... Vous êtes Français, n'est-ce pas? et même du Midi, si j'en juge par votre physionomie. Apprenez donc que, né en Louisiane, je suis issu d'une souche française qui tient avec fierté sa place parmi les plus anciennes et les plus aristocratiques. Je pourrais même prétendre au titre de comte; mais au milieu de cette démocratie, je me contente d'être un plébéien,—bien que l'on découvre sur ma figure qu'un sang noble coule dans mes veines.

Quoique vous me soyez aussi inconnu que je le suis de vous, je veux vous conter certains traits de ma vie. Cela vous fera passer quelques instants et à moi aussi. Et puis, votre visage, sans malice, respire la candeur et m'inspire confiance.

J'avais une épouse et une fille. Ma femme, par sa beauté idéale, était pour tout le monde un objet d'admiration. Ce n'est qu'après avoir éclipsé plusieurs rivaux que je pus la conquérir.

Notre ménage fut d'abord heureux; l'amour y présidait. J'aimais tant ma nouvelle épouse que, pour dorer son existence, je fis volontiers le sacrifice de ma modeste fortune. L'amour fait un miracle : il détruit le goût de l'argent. Les avares ne sont pas amoureux.

Mais bientôt surgirent les jours d'épreuve. Pour relever mes finances, je devins joueur. Malheureusement, ma déveine, qui fut d'une persistance remarquable, me dévora le peu qui me restait de ressources. Je ne pouvais plus même garder les apparences du bien-être.

Je n'avais plus qu'à chercher une situation; mais c'était avouer ma ruine : mon orgueil reculait devant cette cruelle nécessité. Je résolus d'aller ailleurs essayer de refaire ma fortune.

Je choisis l'Oregon où j'avais un ami qui, dès mon arrivée, me pourvut d'un emploi suffisant pour ne pas crever de faim, mais peu propre à redorer mon blason. Faute de mieux, pourtant, je le gardai, tout en cherchant des occupations d'une nature moins ingrate. Une amélioration se faisant trop attendre, pour la hâter je retombai dans ma passion du jeu.

Dès lors, je me trouvai dans un milieu extrêmement intéressant,—où l'on joue le revolver au poing, et où, sur le moindre coup douteux, on fait sauter la cervelle à son adversaire.

Parmi ces gaillards qui vivent en marge de la société et de la loi, j'étais devenu un véritable *cowboy*, renommé, autour de tous les tapis verts, pour mon audace. Deux ou trois duels heureux, par dessus la table, m'avaient classé parmi les héros de ce monde diabolique, et il ne tenait qu'à moi de devenir le chef reconnu de ces estimables vauriens.

Pendant quelque temps, cette existence, par son étrangeté, exerça sur mon esprit une certaine séduction. Mais mes succès financiers étaient loin de répondre à mon attente. Mes gains au jeu étaient trop souvent anéantis par mes pertes. J'avais affaire à des gens chanceux, et je n'ai jamais su tricher aux cartes.

* * *

Je songeais à ma femme, qui avait dû rejoindre ses parents, et à ma fille qui, à mon départ, était une enfant d'une beauté d'ange. Les portraits de ces deux êtres chéris ne quittaient jamais mon chevet et me tombaient sous les yeux chaque matin à mon réveil.

Au milieu de ma vie de désordre et de violence, les liens de famille ne s'étaient pas effacés de son cœur. Plus que jamais, je gardais l'espoir de reprendre mes douces habitudes de mari et de père, et de redevenir bourgeois honnête et calme, après m'être lavé de la tare d'aventurier du Far-West.

Parfois, dans le silence de la nuit, je repassais en mémoire les jours heureux que j'avais coulés dans mon ménage; et mon suprême bonheur eut été de revenir à ce temps de douces rêveries et de tendres jouissances. Par comparaison, je me sentais misérable, et le dégoût me prenait en pensant à l'existence que je menais,—existence qui n'avait de la civilisation que les vices.

On ne peut goûter du paradis sans éprouver une ardente envie de recommencer.

Mais ce n'est pas les goussets vides que je devais reparaître à la Nouvelle-Orléans, et je cherchais vainement les moyens de les remplir. Cent fois, j'eus l'idée de m'enfoncer dans les mines; mais ma faiblesse physique était un obstacle insurmontable.

Cette vie orageuse et précaire dura plusieurs années. Je finis par perdre la certitude de rentrer en Louisiane, et je cessai d'écrire à ma femme, à qui j'avais, à tort, fait entrevoir la possibilité d'un prochain retour.

Désespérant de reprendre ma place au foyer conjugal, je ne cherchai plus qu'à me faire oublier. Cette résolution me coûta bien des larmes. C'est l'âme meurtrie que j'acceptai d'être isolé de ma petite famille, et de continuer à poursuivre ma carrière d'*outlaw*.

Et puis, mon silence, qui devait faire croire à ma mort, ou tout au moins établir mon abandon de mes droits conjugaux, pouvait avoir des conséquences graves. Ma femme, lasse de m'attendre, serait fondée à contracter un second mariage. Cependant, ne pouvant plus subvenir à ses besoins, je devais me soumettre à ces éventualités.

L'Oregon m'ayant si mal réussi, je projetai d'aller en Californie. Mon ami, qui désapprouvait mon genre d'existence, avait depuis longtemps cessé de me voir. Aussi, à mon départ, je ne lui fis point visite, et il ignora ce que j'étais devenu. C'est, en grande partie, de ce détail que naquirent mes malheurs.

San Francisco me fut hospitalier. Des hasards heureux me remirent à flot et me montrèrent le port. Mes profits considérables me firent apercevoir, à court délai, le terme de mon exil.

Je l'écrivis à ma femme. Je lui demandai pardon de mon silence, que je regrettais maintenant plus vivement que jamais, et je lui assurai que mon affection pour elle était aussi profonde qu'au premier jour de notre mariage.

Ma lettre resta sans réponse.... Qu'était-il arrivé? Mon amour conjugal, qui n'avait jamais cessé d'exister, se réveilla avec une grande violence, et je sentis la jalousie me mordre au cœur.

* * *

Sans délai j'arrangeai mes affaires et pris le chemin de la Nouvelle-Orléans. A mon arrivée, bien que bouillant d'impatience et d'inquiétude, je voulus éviter le scandale. Avant de rendre visite à ma femme, j'allai aux informations. Je m'adressai à un ancien camarade. Il était parfaitement renseigné.

—Votre femme, me dit-il, depuis longtemps sans nouvelles de vous, écrivit à votre ami de l'Oregon qui lui répondit que vous étiez disparu et que, selon toute possibilité, vous aviez été assassiné par quelqu'un des *cowboys* dont vous faisiez votre société ordinaire.

Votre absence durait depuis près de dix ans. Vous ne donniez plus de vos nouvelles. Si vous n'étiez pas mort, vous aviez, aux yeux de la loi, abandonné votre femme qui pouvait, de ce chef, obtenir un divorce. C'est ce qu'elle a fait, sur les conseils d'un avocat, et elle s'est remariée....

—Et ma fille? lui demandai-je d'une voix tremblante.

—La gamine est d'une beauté ravissante. Elle vit, en compagnie de sa mère, sous le toit du nouveau mari, qu'elle considère comme son père.

Je me sauvai terrifié, le cœur gonflé, la tête en feu.

Qu'allais-je faire? Voir ma femme, lui dépeindre mon désespoir, essayer de la décider à me reprendre?

C'était lâche; mais l'amour, à son gré, nous rend insensés ou idiots. Il y avait, en plus, gros à parier que ma femme ne céderait pas.

Je ne pouvais me rendre chez elle sans provoquer un terrible esclandre. Sans doute, je me trouverais en face de mon successeur. Voies de fait, accompagnées d'une provocation en duel, telle devait être la conséquence. Je le tuerais, ou je serais tué par lui : ni l'une ni l'autre éventualité ne devait me rendre ma famille, et j'aurais sur ma conscience, en cas de victoire, l'immolation d'un innocent.

Je résolus d'attendre ma femme au passage d'une de ses promenades. Pendant plusieurs jours je fis le guet.... Enfin, la voilà, suivie de ma fille qui a beaucoup grandi.... Mon cœur bat à se rompre. Elle s'avance vers moi, sans me voir, en finissant de mettre ses gants. Je me découvre et je lui dis :

—Emeline, me voici de retour....

Elle fixe sur moi ses beaux yeux noirs, jette une exclamation de surprise et s'enfuit, en levant les bras au ciel.

Je veux retenir ma fille par sa robe.

—Me connais-tu? lui dis-je, des larmes dans la voix.

—Mais non, monsieur!.... Lâchez-moi donc; je veux aller rejoindre maman.

Et toutes les deux disparaissent en grande hâte dans un magasin du voisinage.

Je reste sur place, inconscient, anéanti! Je fais peur; je suis de trop sur ce pavé. Mon suicide arrangerait tout; mais faut-il que je me punisse de l'horrible situation qu'on m'a faite? Ma magnanimité ne va pas jusque là!

La fureur du mari déçu, l'amour contrarié, la jalousie surexcitée jusqu'à l'exaspération combinent leurs tortures pour me faire perdre la tête.

Tous les sentiments humains me désertent. Je me sens devenir un fauve. Je n'ai plus que les instincts de la bête féroce. Je ne sais plus que rugir. Je n'examine pas si je suis dans mes torts; je n'écoute que l'ardeur de la vengeance, qui me paraît absolument légitime.... Peut-être ai-je puisé cette morale dans ma vie désaxée et déréglée du Far-West.

Cette femme, à qui j'ai sacrifié ma fortune, est maintenant la femme d'un autre et lui fait avec dégoût. Cette enfant, que j'ai adorée et bercée sur mes genoux, en la dévorant de baisers, ne veut pas me reconnaître pour père.... Tout mon amour se change en implacable haine!.....

Je les ai perdues, celles que j'aimais plus que ma vie; mais si elles ne sont plus à moi, elles ne seront pas à un autre!.....

Huit jours après, on les trouva mortes .... et c'est moi qui les avais tuées!.... J'avais traîné dans le sang de ma famille mes titres de noblesse....

Ces derniers mots nous comblèrent de stupéfaction. L'inconnu nous regarda avec un rictus satanique et s'éloigna.

Notre conclusion fut que nous venions d'écouter un mystificateur ou un aliéné échappé de l'asile des fous dont les toits se dressent à l'horizon, non loin du Parc.

FRANÇOIS TUJAGUE.

LE SACRÉ CHAT!

A près les jours de fête
Et le duo chanté
Dans un doux tête à tête
D'avril gaîment fêté,

Le moineau, sur la branche
Où le gredin chantait
Sa lutte vive et franche,
Que le vent écoutait,

Avait, dans le mystère,
Soigneusement caché,
A quinze pieds de terre,
Son nid et son péché.

Nous pécherons tous de même,
Oiseaux, bêtes et gens,
Aussi, pour quiconque aime
Tâchons d'être indulgents.

Et s'il fallait que l'homme
En voulût au moineau,
Lui qui mangea la pomme,
L'homme serait sans cœur.

Dans la branche touffue
Le moineau pécher tout vert,
Et quelque peu rancunes
Mais fort bien à couvert.

Le moineau, joyeux drôle
Et chanteur impuni
Qui joue un nouveau rôle,
A vait donc fait son nid.

Et qu'il fût mère ou père,
Les deux également
Mais les deux font la paire—
Il soignait tendrement

Son nid et sa nichée
De moineau qui il avait
Très prudemment perché
Où Dieu seul le savait.

Je le savais moi même
Pourtant. Mais, Dieu merci,
Pour le moineau que j'aime
J'aurai toujours souci.

Et je hais comme infâme
Comme lâche et voleur,
Comme méchant sans âme
Comme gueux, l'oiseleur.

En lui donnant des ailes
Pour les cieux, Dieu voulut,
Aux sphères éternelles,
Que l'oiseau fût l'élu.

Mais Dieu n'est pas le maître
Toujours. Un chat maudit,
Un chat perfide et traître,
Un chat fauve, un bandit

Impitoyable et sombre
Vit le nid, et, sans cœur,
Férocement, dans l'ombre,
Dévora le moineau.

J. G.

Trois lettres de Victor Hugo, Alfred de Vigny et Béranger.

On publie depuis quelque temps beaucoup de mémoires intéressants, ou remue de vieux souvenirs; des lettres inconnues, et même intimes, sont mises au jour, et cela m'a rappelé, écrit M. Chs. Farcinet, que l'aimable et regretté directeur du *Journal des Débats*, Georges Patinot, que j'ai connu surtout lorsqu'il était préfet de Seine-et-Marne, m'avait engagé à faire connaître trois lettres, qu'il appréciait particulièrement, et que m'adressèrent, il y a bien longtemps, Victor Hugo, Alfred de Vigny et Béranger. Elles présentent, en effet, un certain intérêt littéraire.

C'était en 1851. Je faisais ma troisième année de droit à la Faculté de Paris, et j'étais, comme beaucoup d'autres étudiants de l'époque, très enthousiaste de Victor Hugo, de ses poésies et surtout de ses drames, joués au Théâtre-Français et à l'Odéon. Nous étions plusieurs qui s'essayaient à écrire quelques vers, en imitant la manière du Maître, et ayant appris qu'il était aussi indulgent que supérieur dans ce genre de littérature, et qu'il encourageait, même, les novices en leur répondant des lettres superbes de style et de pensées, l'idée vint à quelques-uns d'entre nous de lui adresser des vers de notre composition pour en obtenir une lettre *autographe*. Je fus de ceux-ci, et peut-être l'un des plus favorisés, car je reçus quelques-jours après une belle et curieuse réponse que j'ai conservée, et que je donne ci-dessous.—Victor Hugo était alors distrait de la littérature et de la poésie par les terribles et dangereux débats de la politique,—qui nous dominent malheureusement toujours,— et je l'avais convié à revenir à l'art, au théâtre surtout, dans quelques vers qui ne mériteraient pas d'être reproduits ici, malgré le trop bienveillant suffrage du grand poète,—dont voici la lettre :

" 18 juin [1851].

" Vos beaux et nobles vers me " touchent bien vivement, Monsieur. " Je suis heureux qu'une voix sorte " de cette généreuse jeunesse que " j'aime, pour me rappeler l'art, le " drame, le théâtre, cette première " tribune de ma vie et de ma pensée; " j'en suis heureux et je vous en re" mercie. Des soins pressants, d'im" périeux devoirs publics m'absor" bent en ce moment; mais l'heure " reviendra pour moi de rentrer dans " les doux et chers travaux de l'es" prit. Il me plaît de songer que j'y " serai suivi et encouragé par vous. " Je vous remercie, Monsieur, du " fond du cœur.

" VICTOR HUGO."

Je dois dire que ces éloges un peu hyperboliques de l'illustre Maître, qui voulait bien être encouragé par moi, ne me firent pas devenir poète. J'y renonçai bientôt, après quelques essais infructueux, et n'ayant sans doute pas senti du ciel " l'influence secrète " dont parle Boileau.

J'avais écrit, à la même époque, à Alfred de Vigny et à Béranger, poètes qui, dans des genres bien différents, ne manquaient pas non plus d'admirateurs parmi nous. Ils me répondirent l'un et l'autre, et leurs lettres montrent bien, comme celle de Victor Hugo, que le " style c'est l'homme, " comme l'a dit Buffon.

La réponse d'Alfred de Vigny, moins pompeuse que celle de Hugo, a toute l'élégance et la distinction un peu affectées qui caractérisent l'auteur de *Cinq-Mars*, mais elle est charmante. Quant à notre célèbre chansonnier populaire et philosophe Béranger, il avait soixante et onze ans; il était malade et peu disposé à chanter; il le dit mélancoliquement et bien gentiment.

Voici la lettre d'Alfred de Vigny :

"11 juillet 1851. V.

" Eh! quoi! Monsieur, vous êtes à " Paris, vous m'écrivez deux fois à " Paris et vous ne savez pas que je " suis parti depuis longtemps pour " la campagne, où me voilà encore à " environ deux cent lieues de vous. " Sans être assez heureux pour " vous connaître, il faut d'abord que " je vous reproche de n'avoir pas eu " assez de confiance en moi et sur" tout en vous, pour venir me cher" cher chez moi à Paris. Là, on vous " aurait dit mon absence.

" J'ai dû vous paraître bien dis" trait en ne répondant pas à de si " charmantes avances. Il eût fallu " l'être, en effet, beaucoup pour y " rester indifférent, et, malgré les " voyages et les travaux qui me " préoccupent, je ne veux pas tarder " à vous dire que vous êtes plus poète " que vous ne le pensez, et que, cer" tainement, l'enthousiasme que vous " me montrez pour le peu que j'ai " fait vient du sentiment intérieur " que vous avez de ce que vous poui" vez faire vous-même. Sans doute, " ce miroir, qui est en vous, grandit " et embellit les objets, puisque mes " poèmes et mes livres vous appa" raissent si beaux.

" Quoi qu'il en soit, il faut bien " que je croie moi-même qu'il y a des " cœurs qu'ils ont touchés, car beau" coup d'amis inconnus me viennent, " demander avec la même ardeur si " des écrits nouveaux ne vont pas " leur venir de moi?

" *Oui*, puis-je leur répondre; mais " je les amasse en silence, mais leur " jour n'est pas venu.

" Si vous aimez mes statues, soyez " content en me sachant dans mon " atelier, au milieu des bêtes, le ciseau " à la main. En vérité, depuis que " j'ai quitté l'armée, j'ai toujours " aimé à mener ainsi la vie d'un " sculpteur. J'ai toujours remarqué " que les premières mains qui m'é" taient tendues étaient celles des " jeunes gens de votre âge, je ne sais " pourquoi, après chacun de mes ou" vrages. Il me semble que, si vous " réussissiez, vous formeriez pour " moi un chœur et presque une armée " charmante de jeunes Athéniens.

" Croyez bien que mon âme est " aussi touchée de vos envois que la " vôtre peut l'être de mes écrits, et " que votre pensée m'est toujours " présente quand je m'enferme pour " travailler et que je me demande où " est la nation qui m'écoute.

" Cet hiver sans doute j'aurai quitté " mon *atelier* des montagnes pour ce" lui de Paris où, je l'espère, vous " viendrez voir un ami.

ALFRED DE VIGNY.

" P. S.— Ma demeure est encore " pour quelque temps dans un ermi" tage héréditaire qui s'appelle ainsi

" Au Maine-Giraud,

" Blanzac

" (Charente). "

Lettre de Béranger :

" Vous prenez un mauvais moment, " monsieur pour m'engager à chan" ter. Les journaux ont pu vous " apprendre que je venais de passer " presque la borne où, pour des es" prits d'une trempe bien supérieure " à la mienne, il faut dire : les chants " ont cessé. Je ne vous en remercie " pas moins de votre prose trop flat" teuse et du sonnet qui l'accompa" gne. Lettre et vers me prouvent " que les hommes de votre âge me " gardent encore une petite " place dans leur souvenir. Cela " vaut mieux que toutes les tisanes " du monde pour un pauvre vieux " malade.

" Avec mes remerciements, Mon" sieur, recevez l'assurance de mon " affectueuse considération.

BÉRANGER.

" 3 juillet 1851.

" A Monsieur Ch. Farcinet,

" étudiant en droit,

" 157, rue Saint-Jacques, Paris. "

Le tour du monde.

Combien met un télégramme à faire le tour du monde? L'expérience vient d'être faite des locaux de l'Exposition d'électricité en ce moment ouverte à New-York.

La dépêche était expédiée par le président de l'Exposition à M. Edison, qui était assis en face de lui à la même table, et à qui elle est parvenue après cinquante minutes, ayant passé par Chicago, Los Angeles, San Francisco, Vancouver, Winnipeg, Montréal, Canso et Londres, où, lancée de New York à 8 h. 34, elle est arrivée à 8 h. 38. De là elle a passé par Lisbonne, Gibraltar, Malte, Alexandrie, Suez, Bombay, Madras, Singapore, Shanghaï, Nagasaki et Tokio.

Le coût de la dépêche, au cours des tarifs en vigueur, était de 152 livres sterling, soit 3,800 francs.

Un coupon vous sera donné avec chaque achat comptant de $1 pour le Beau Typewriter Remington Sholes.
LEOPOLD LEVY TAPIS, ETC.
723 RUE DU CANAL.

Un cas curieux de folie contagieuse.

A Vienne, toute une famille, composée du père, du fils et de trois filles, a été frappée subitement du délire des grandeurs. Le père se figurait être le propriétaire de la maison où il habitait et donnait congé à tous ses colocataires. Lorsqu'on est venu pour arrêter le fils, qui causait du scandale, le père et ses trois filles se sont précipités, armés de haches, sur les agents, et il a fallu l'intervention d'un grand nombre de personnes pour les mettre dans l'impossibilité de nuire.

Il y a là, probablement, une sorte de suggestion mutuelle. On remarquera, d'ailleurs, que les quatre enfants, pour épouser si vite la foie du père, devaient tenir héréditairement de lui certaines prédispositions à des troubles cérébraux.

L'EXPÉDITION D'EGYPTE.

C'est le 19 mai 1798 qu'elle partit de Toulon, composée de quinze vaisseaux, quatorze frégates et soixante-douze corvettes et petits navires de toute espèce, et suivie de transports qui, avec ceux qu'elle devait rallier en route à Gênes, Ajaccio et Civita-Vecchia, allaient s'élever au chiffre de quatre cents; elle emportait 36,000 hommes de troupes, pour la plupart empruntées à l'ancienne armée d'Italie. L'armée ignorait où elle allait, et fut fort surprise de voir qu'on se dirigeait à l'Est, alors que d'après l'ordre du jour qui lui avait été lu à Toulon, elle croyait voguer vers le détroit de Gibraltar pour aller en Angleterre ou dans les colonies anglaises; ce n'est qu'après la prise de Malte qu'elle apprit définitivement que sa destination était l'Egypte. Le secret avait été en effet bien gardé; la France et l'Europe avaient retenti des préparatifs qui se faisaient dans les ports de la Méditerranée, mais comme on faisait grand bruit d'un projet de descente en Angleterre, comme on avait qualifié d'aile *gauche* de l'armée d'Angleterre l'armée de Toulon, ce qui ne pouvait s'expliquer qu'autant qu'elle était destinée à passer le détroit de Gibraltar et à remonter au nord pour venir prendre par la mer la gauche de l'armée d'invasion, toutes les conjectures avaient été déjouées, et si, dans le nombre des suppositions qui avaient été faites, quelques-unes s'étaient trouvées approcher de la vérité ou même la rencontrer, elles étaient restées à l'état d'hypothèses que rien n'avait pu démontrer vraies.

On a beaucoup discuté et on discutera probablement toujours sur le point de savoir à qui, du Directoire ou de Bonaparte, appartint l'idée première de cette expédition. Le Directoire voulait-il, comme tous les gouvernements faibles, éloigner un général devenu trop illustre et dont la présence à Paris pouvait devenir pour lui une cause de danger? ou Bonaparte cherchait-il à ajouter à sa gloire pour se donner plus de chances de jouer bientôt le premier rôle politique dans le gouvernement? On peut évidemment soutenir l'une ou l'autre de ces deux thèses par de bonnes raisons. L'événement a prouvé en effet que Bonaparte pouvait être dangereux pour le Directoire, puisque dix-huit mois après il le renversa, et d'un autre côté si la gloire acquise en Egypte lui permit de le faire plus aisement, il faut reconnaître aussi qu'il courait grand risque de n'en pouvoir revenir, que son armée y resta, et qu'il ne dût lui-même qu'à un hasard sur lequel il était impossible de compter, de pouvoir rentrer en France sur une frégate au milieu des flottes anglaises qui sillonnaient la Méditerranée.

Aussi les historiens sont-ils en contradiction complète sur le sens d'une scène qui se passa entre lui et les Directeurs peu de temps avant son départ, et au cours de laquelle Bonaparte ayant menacé de donner sa démission, La Reveillère-Lépeaux prit une plume et lui dit en la lui présentant : "Je suis loin de vouloir qu'on vous la donne, mais si vous l'offrez, je suis d'avis qu'on l'accepte"; il ne la donna pas, mais les avis sont partagés sur le point de savoir si sa menace avait pour but d'obtenir le droit de partir, ou bien celui de rester.

C. LAZARD & CO., LTD.
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
15 nov — Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leur articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieis de la rue du Canal. Spécialité
nov 22 — 1 an — mer. jeu. dim

PLEYEL LE MEILLEUR —POUR— DURABILITE.
Philip Werlein.
PAIEMENTS FACILES PIANOS
18 déc — 6 m — dim mar ven

LE PLUS GRAND D'AMÉRIQUE,
Le Piano Emerson.
Meilleure Qualité, le Son le plus doux, le plus Durable.
Prix modérés. Conditions faciles.
JUNIUS HART, SEUL AGENT, 1001 RUE DU CANAL.
1er août — 1 an — dim mar ven

CE SONT LES MEILLEURS
PIANOS
STEINWAY
KNABE
SOHMER
MEHLIN
BEHR
FISHER
SHONINGER
PLEYEL
KROEGER
Et par conséquent les plus durables et les meilleurs marchés. Ne pouvant s'acquérir que de la bonne et vieille maison de
GRUNEWALD.
715 RUE DU CANAL.
24 fév — 1 an

Livres de Prières, Rosaires
et Médailles de Première Communion.
Nous avons un admirable assortiment de Rosaires, Livres de Prières et Médailles de Première Communion en or et en argent; aussi un choix varié de Signets pour livres. La valeur réelle, le bon marché des prix, les recommanderont à tous. Voyez notre assortiment avant de faire vos achats.
FRANTZ & OPITZ,
Joailliers et Objets d'Art.
129 rue Bourbon, près Canal.

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie d Chicago - - - - $8,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290
Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS
Gustaf R. Westfeldt, L. C. Fallon, Lucas E. Moore, C. M. Soria.
ENRYY. OGDEN, Secrétaire Résident CLARENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.
6nov.129—1an

Et à peine dans la rue, il était forcé de s'arrêter un peu.

Il suffoquait, et son cœur, par moments, après avoir cessé de battre, se remettait à lancer tout son sang tout d'un coup, d'une façon désordonnée.

Et il murmurait péniblement :

—Pourtant, je n'ai jamais prononcé un mot qui put éveiller la défiance de ce vieux brave homme.... J'ignorais moi-même.... Et il a lu en moi! Et, avec une discrétion de vieil ami, il me met en garde contre cette folie : aimer une jeune fille qui est, en effet, comme une institutrice de Claire! Le roman le plus sot, le plus banal, qui ne peut aboutir, pour nous tous, qu'à des chagrins, des difficultés! Je dois à ma mère, à Claire, je me dois à moi-même d'étouffer promptement cette passion, passion sans espérance, du reste, puisque Mlle Lacaussade m'a prié, avant-hier, aussi nettement que poliment, de me mêler de ce qui me regardait! Elle est parfaitement heureuse, tranquille, elle se porte fort bien; et c'est mon imagination et celle de Claire qui lui prêtent des douleurs, des souffrances qu'elle n'a probablement jamais éprouvées! Vraiment, je serais fou de me rendre plus longtemps malade pour cela.

C'était le simple et gros bon sens qui parlaient en lui pour l'instant.

Il se redressa, alluma un cigare et reprit le chemin de la rue de Varenne.

Et il croyait que c'était fini, qu'il avait maintenant une très énergique volonté d'écarter de son esprit la pensée de Mlle Lacaussade.

Et il allait jouir de son congé et commencer par proposer à Claire, aujourd'hui même, une bonne promenade au Bois.

C'était absurde, à la fin, de se torturer l'âme pour une personne qui vous riait si sarcastiquement au nez.

Hier encore, lorsqu'elle était venue donner sa leçon à Claire, comme elle était parfaitement détachée de lui! Comme elle lui avait tendu la main sans le moindre embarras!

Et lui qui avait eu la naïveté de croire qu'il la troublerait rien qu'en assistant à la leçon!

Elle ne s'était pas plus occupée de lui que si elle avait été dans le plus rigoureux tête-à-tête avec Claire.

Assez donc de ces tristesses, de ces angoisses, assez de ces mauvaises humeurs qui retombaient sur sa Clairette!

—M. Fourmont a cent fois raison; je ne dois plus songer à elle! C'est que, depuis près d'un an, je n'avais qu'elle dans le cœur, dans l'esprit! Et moi qui éprouvais une si violente indignation contre le baron d'Agra! Moi qui rêvais de vengeance, de justice! Allons, allons, mon pauvre Pierre, n'oublions pas que nous ne sommes plus au temps des bons chevaliers défenseurs des opprimés.... J'aurais fini, ma foi! par tourner au don quichottisme!

Il reprenait peu à peu son allure gaillarde, conquérante. Il retroussait sa moustache.

Et, juste en ce moment, une femme, à la taille très ronde, passa à côté de lui et le bousculа.

Une heure auparavant, il n'y aurait pas fait attention; mais puisqu'il venait de décider qu'il ne pensait plus à Mlle Lacaussade, il ne pouvait s'empêcher de remarquer que non seulement cette taille était très ronde mais qu'elle était très souple, pleine de grâce, avec un peu de déhanchement à l'espagnole et qu'elle était enveloppée d'une robe très jolie, admirablement faite, qui n'avait que le défaut d'être un peu voyante.

Machinalement, il pressa le pas; et, à la première devanture de glace, s'aperçut que la figure était absolument en rapport avec la taille.

Et, instinctivement, il prononça ce "hum! hum!" indiquant le plaisir qu'on éprouve à rencontrer une jolie femme.

Celle-ci se retourna, pas du tout farouche.

Et l'examen du visage de Pierre lui causa évidemment autant de plaisir que Pierre en avait à contempler le sien.

Mais cela ne dura qu'une minute.

Et déjà la jolie femme reprenait sa course.

Pierre se mit à la suivre, par simple amusement, mais d'un air très résolu.

Il y aurait mis un peu plus de passion s'il avait connu l'appréciation de l'inconnue sur son compte; car elle murmurait entre ses dents :

—Quel dommage! Oh! quel dommage qu'il n'y ait pas moyen aujourd'hui!

Puis, très intriguée :

—Et où l'ai-je vu?.... Car je l'ai déjà vu bien certainement. Il a des yeux noirs!.... Et une moustache!.... Et des lèvres!... Et ce qu'il est habillé!.... Non! c'est absurde de l'avoir rencontré aujourd'hui!.... Si vous saviez ce que vous perdez votre temps, mon joli monsieur!.... Je devrais le lui dire.... c'est pas honnête de ma part de le laisser se fatiguer....

Mais, sur le trottoir en face, il y avait des passants qui la regardaient, puis regardaient Pierre de La Mothe-Ardent et souriaient, ayant compris le manège.

Et la jolie fille, toute flattée, n'avait pas le courage de se retourner et de dire franchement à ce jeune homme, ainsi que son devoir le lui eût commandé :

—Vous êtes charmant, je ne dis pas! Et je crois bien qu'un jour ou l'autre j'aurai, pour vous, une feuille à mon artichaut de cœur; mais, pour aujourd'hui, passez donc votre chemin! La place est prise.

Et, au lieu de lui tenir ce franc et loyal langage, elle ne pouvait s'empêcher de regarder par côté, dans les glaces des devantures, en même temps que lui; et, chaque fois que cela arrivait, il y avait une décharge magnétique entre ces deux regards.

Et elle songeait :

—Jamais, non jamais de pareille chose ne m'est arrivée! J'ai eu bien des béguins en ma vie, mais jamais qu'un à la fois!

Chacun a son honnêteté!

Et l'honnêteté de cette jolie personne, c'était de ne tromper aucun de ses amoureux. Elle répugnait absolument à ces compromissions qui semblent naturelles à une femme mariée qui oublie le serment conjugal.

Se donner, à la fois, à un mari et à un amant lui paraissait une chose abominablement monstrueuse.

Elle n'avait pas de mari, elle; elle se refusait même à ce qu'aucun homme pût se dire son maître; mais elle ne s'abandonnait jamais à un caprice sans avoir réglé son compte au précédent.

Or, aujourd'hui, c'était absurde et indéniable : elle frémissait de bonheur à la pensée de la délicieuse soirée qu'elle allait passer avec le joli blond aux yeux si câlins auquel elle rêvait depuis mardi dernier; et son cœur, son toqué, son indépendant de cœur, dont jamais elle n'avait pu régler les caprices, se mettait à faire tic-tac en l'honneur de ce grand brun, à la moustache éparpillée, aux yeux de charbon, qui lui emboîtait si résolument le pas.

Et c'est ce qui fait qu'elle n'avait pas le courage de le décourager. Il était trop gentil. Il se découragerait bien de lui-même quand il verrait où elle l'entraînait.

Mais il n'y a pas de chasse plus passionnante, de poursuite plus entraînante que celle d'une jolie fille dans le dédale de la forêt parisienne.

—Il faut, au moins, que je sache où elle habite! se disait Pierre.

En ce moment, elle paraissait se rendre de l'autre côté de l'eau. Pierre regarde l'heure.

—Près de quatre heures! Maman et Claire sont évidemment déjà sorties; il est bien inutile que je rentre; j'ai toute mon après-midi devant moi, je peux donc m'amuser à....

L'inconnue s'engageait dans la rue du Bac. Pour ne pas se faire trop remarquer, Pierre traversa la rue et continua de suivre la jolie fille sur le trottoir en face.

Et, à travers les passants, à travers les équipages, il avait sans cesse les yeux sur elle.

Et elle, quoiqu'elle trouvât malhonnête de le regarder, c'est-à-dire de le provoquer, elle tournait continuellement les yeux vers le trottoir opposé.

Quand ils arrivèrent au pont Royale, il y eut un petit coup de vent, les jupes de l'inconnue se relevèrent, laissant voir à Pierre une jambe un peu forte, mais d'un dessin parfait, une jambe à entraîner un jeune chasseur de son espèce à l'autre bout du monde.

Il ne fut entraîné, tout d'abord, que chez un pâtissier de l'avenue de l'Opéra.

Et il se dit :

—C'est pour faire connaissance avec moi qu'elle va manger des gâteaux.

Et, après le temps moral nécessaire, lui aussi entra dans la boutique.

A continuer.

FEUILLETON.

HEUREUSE.

Mademoiselle Yvonne Deslys à mademoiselle Jeanne d'Estirac.

Inutile, ma chérie de m'attendre demain, à deux heures chez ta couturière, comme c'était convenu. Je suis passée chez elle en sortant de la chapelle des Carmélites et nous ne pourrons essayer que vers cinq heures. Viens passer avec moi l'après-midi de demain, nous partirons ensemble.

Je te raconterai dans tous ses détails la c